

La demoiselle du château

Par Pierre Laporte

16 ans... J'avais toujours eu peur du jour où j'aurais 16 ans. En sortant de mon lit au matin de mon anniversaire, la première chose que je fis fut de prendre mon carnet de dessin et de griffonner la première chose qui me passa par la tête. Alors que je donnais le dernier coup de crayon, j'entendis ma mère crier depuis la salle voisine "Eloïse, viens donc te préparer ma chérie. On va être en retard." Ça y était, le jour tant redouté était enfin arrivé, on allait me désigner mon mari. Je sortis de la chambre en grommelant "C'est vraiment obligé cette connerie maman ?"

- Combien de fois ton père et moi te l'avons expliqué ma chérie ? Commença-t-elle à me répondre.
- Je sais, c'est pour éviter la dégénérescence génétique liée à la pauvreté du patrimoine génétique des 150 habitants du château... répondis-je en levant les mains au ciel. Je maintiens, c'est vraiment des conneries de s'être enfermé dans ce château sous prétexte que l'humanité est morte à l'extérieur. Si elle est morte elle ne représente pas une menace.
- Ma chérie, ma mère prit le ton qu'elle prenait quand je l'agaçais à remettre en question les choses, c'est pour nous protéger de ce qui a tué l'humanité que nous nous sommes enfermés. Pas pour nous protéger d'elle.
- Encore la même rengaine. Bref, j'en apprendrais pas plus aujourd'hui, ça fait chier. Je vais me retrouver avec un mari sélectionné par un algorithme au sein d'une population de crétins, ça fait encore plus chier. Journée de merde !
- Au lieu d'être grossière avale ton petit déjeuner et prépare-toi.
- Ouais, ouais. Tu as demandé à papa si je pouvais passer le voir aujourd'hui ?
- Il a dit que tu pouvais passer après la sélection.
- Cool !

La journée semblait soudainement s'améliorer.

"Non."

Évidemment, ça ne pouvait pas durer. Déjà qu'on venait de m'attribuer Boris, un gros con libidineux à qui j'avais dû expliquer plusieurs fois, gentiment d'abord, violemment ensuite, que ses mains n'étaient pas les bienvenus sur mes fesses. Maintenant que nous étions mariés, autant dire que le *modus vivendi* allait être compliqué à trouver. En plus de ça, mon père que je venais voir pour son statut de directeur du château venait de me donner la réponse que je ne voulais pas entendre. "Est-ce que tu peux me donner une seule bonne raison ?" Lui demandais-je.

- C'est comme ça, répondit-il fermement. Les murs du château sont gris et le resteront.

- J'ai demandé une bonne raison, m'emportais-je, pas un oukase !

- Jeune fille, je te pris de baisser d'un ton. Entre la consommation de ressources que cela représente, et le fait que si tu t'y mets, d'autres voudront le faire, je t'interdis de peindre quoi que ce soit sur ces murs.

Je sortis en claquant la porte. L'excuse des ressources était absurde. Un réacteur à fusion alimentait le château et il ne manquerait de carburant que dans plusieurs millions d'années. Un convertisseur énergie-matière était branché dessus et on pouvait ainsi créer les matières premières nécessaires à tous nos besoins. L'autre raison était un peu plus valable. Chacun ses goûts et c'est vrai que je voulais imposer les miens au reste des habitants du château en peignant à même le mur de la grande salle. Mais j'estimais que s'ils n'aimaient pas mon œuvre, elle pouvait être recouverte par l'œuvre d'un autre. C'était de laisser ces murs nus qui me tapait sur le système. Je pris donc une décision ce jour-là.

Lors de notre nuit de noces. Quand ce gros porc de Boris a eu fini de me faire respecter mon devoir conjugal, comme il aima le rappeler, je m'éclipsais discrètement. Il était trois heures du matin et à cette heure-là, tout le château dormait. L'avantage des petites communautés fermées, personnes ne se retrouvait avec l'obligation de travailler de nuit. On se relevait lorsqu'une urgence se présentait et c'est tout. La chambre industrielle était donc vide et personne ne se donnait la peine de surveiller quoi que ce soit. J'entrepris donc de synthétiser une grande quantité de peintures variées.

Au matin, la population du château s'agglutina dans la grande salle. La nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre. Mon travail fini, j'étais restée là le reste de la nuit, je fus donc aux premières loges pour voir leurs visages quand ils découvriraient mon œuvre. J'avoue qu'elle était kitch, sur les six mètres par quatre que représentait le mur, j'avais peint un immense portail s'ouvrant sur une prairie verte à perte de vue et un ciel bleu à peine taché de quelques nuages. Bien sûr, je travaillais depuis photos, j'étais né dans le château, comme tous ses habitants à l'époque. Mon père fit irruption dans la grande salle. "Comment oses-tu désobéir ainsi !? Cria-t-il. Je suis ton père et le directeur de ce château. Tu devrais être la dernière personne à me remettre en question !"

- Et pourtant, je l'ai fait, répondis-je avec un aplomb qui me surpris moi-même. Qu'est-ce que tu vas faire ?

- Je vais commencer par faire effacer cette horreur !

- Non ! Cria une voix dans le groupe.

- Surtout pas ! Cria une autre.

- C'est mieux comme ça, c'est moins triste et ça change, déclara une troisième.

Mon père se résigna. "Bon, très bien, la peinture reste pour le moment. On avisera quand vous vous en serez lassé" il tourna les talons et commença à partir quand la première secousse arriva. Une autre la

suivit de près. En peu de temps, l'ensemble du bâtiment tremblait, faisant tomber tout ce qui n'était pas solidement attaché au sol. Quand les secousses se calmèrent, tout le monde avait les yeux hagards. Il n'y avait pas de blessé mais nous n'en étions pas moins choqués. C'était le premier séisme de cette violence que le château subissait d'aussi loin que remontait ses archives.

20 ans... je m'étais toujours demandé ce que ça ferait d'avoir 20 ans. Le jour de mon anniversaire, je passais la journée sur le canapé quand la première contraction arriva. Le temps que j'aie cherché mon communicateur pour appeler le médecin du château, je perdis les eaux. "Allo, ici docteur Kambata. Que puis-je pour toi ?" me demanda le visage calme qui apparut sur l'écran du communicateur.

- C'est Eloise, Je viens de perdre les eaux, le prévins-je.

- Très bien. Va-t'allonger, j'arrive avec le matériel. Laisse la porte ouverte si Boris n'est pas là, m'expliqua-t-il dans le plus grand calme.

Evidemment, ce grand con n'était pas là. Il n'était jamais là. Il était sûrement en train de picoler avec ses potes. L'accouchement se déroula sans accroc. Quatorze heures de douleurs et d'efforts jusqu'à l'arrivée d'Alex.

Quelques jours plus tard, alors qu'Alex dormait, je reçus la visite de mon père. Quand il arriva, je vis tout de suite à son front qu'il avait quelque chose d'important à dire. Alors qu'il était en train de mélanger le sucre dans son café, il prit la parole. "Comment va Alex ? Demanda-t-il"

- Bien. Je dois avouer que ses siestes sont reposantes pour moi, répondis-je en plaisantant.

- Super, je suis content, dit-il avant de laisser ses yeux partir dans le vague tout en touillant mécaniquement son café.

- Papa, tu as quelque chose à me dire, je le vois. Crache le morceau.

- Ta mère me signale que tu n'as pas encore fait baptiser Alex. Je viens te demander pourquoi.

- C'est assez simple, je ne veux pas le faire. En théorie, le baptême est l'entrée dans la communauté chrétienne et je ne veux pas lui retirer la possibilité de faire le choix.

- Tu sais qu'à la fondation du château, il a été décidé de conserver les traditions religieuses en confiant la charge aux femmes d'initier leurs enfants à leurs systèmes de croyance ?

- Bien sûr, ça fait parti du plan de "Sauvegarde de la culture humaine". Mais je ne vois pas pourquoi on s'emmerde à conserver ces traditions débiles. Comment se fait-il que l'on continue à mutiler les petits garçons de mère juive à notre époque ? Ou à simuler la noyade des enfants chrétiens ? Tout ça pour observer des traditions absurdes liées à des religions auxquelles plus personne ne croit. Mon enfant, s'il le désire, choisira de lui-même sa religion.

- Très bien, je comprends. Je trouve aussi qu'on s'attache trop à cet aspect de la culture humaine. Méfie-toi de ta mère par contre.

- Merci papa.

Il finit son café et le reste de la conversation fut beaucoup plus détendue.

Ma mère fut insistante. Elle appelait avec une fréquence éreintante pour me demander, exiger, que je fasse baptiser Alex. Après plusieurs semaines de harcèlement, durant laquelle j'alternais entre les hurlements d'un bébé affamé et d'une mère hystérique, elle se calma et je pus enfin me reposer un peu. Un jour que j'allais chercher mon enfant à la nurserie après mes cours, on m'expliqua que ma mère était déjà passée le prendre. Hors de moi, je fis irruption dans les quartiers de mes parents que je trouvèrent vides. Je saisis mon communicateur et appela mon père. "Papa ! Sais-tu où est maman ?!" il y eut un moment de flottement, le temps que mon père accuse le choc du cri.

- Strictement aucune idée. Elle a passé la soirée d'hier je ne sais où et ne m'a rien dit. Qu'est-ce qui se passe ? Demanda-t-il, visiblement inquiet.

- Je ne sais pas ce qu'il se passe mais je peux te dire ce que se passera si je ne récupère pas mon bébé ! Répondis-je en mettant un terme à la communication

Je quittais le domicile de mes parents comme une furie et je pris la direction de la zone religieuse du château.

La cérémonie avait déjà commencé lorsque je fis irruption dans la chapelle. Le prêtre s'interrompit tandis que lui et ma mère se tournèrent pour voir qui arrivait ainsi. "Ah, voici la mère de ce beau bébé, dit le curé en souriant benoîtement. Votre mère m'a expliqué qu'avec vos études de physique vous n'aviez pas le temps de vous occuper de..." Je l'interrompis

- Toi tu la fermes ! Tu ranges ton bordel et tu retournes t'occuper des hydroponiques ! Maman, tu as exactement cinq secondes pour me rendre mon enfant ! Ma mère me regarda en plissant les yeux et pinçant ses lèvres.

- Hors de question. Tu refuses d'accomplir ton devoir de mère. Je ne te le rendrais qu'une fois convenablement baptisé. Reprenez mon père.

Sa voix était glaciale, comme si cette tradition religieuse relevait pour elle d'une sorte de devoir sacré. Le prêtre ne sut plus quoi faire. Il commença à balbutier un début de phrase tandis que j'arrachais un enfant terrifié des bras de sa grand-mère. Elle tenta de résister mais je fus la plus forte. J'entendis alors ma mère, implorant "Eloise, reviens s'il te plaît !" Je me retournais et lui répondis d'une voix glaciale.

- Non. Et si tu réessayes un coup pareil, mère ou pas, je te jure que je t'étripe. Je tournais les talons et sortis. Soudain je perdis l'équilibre tandis que le sol et les murs se mirent à trembler. Les répliques qui

suivirent furent encore plus violentes. Des morceaux du plafond tombèrent et des fissures apparurent sur les murs. Ce séisme était encore plus violent que le premier et certains crurent que le château n'y résisterait pas. Une la terre calmée, en traversant la grande salle lors de mon retour, je vis qu'une grande fissure traversait ma peinture de haut en bas.

24 ans... Je ne m'étais jamais projetée jusqu'à 24 ans. "Joyeux anniversaire ma chérie." La voix de ma mère me réveilla. Elle venait d'entrer dans le salon de leurs quartiers, encore en pyjama et se dirigeait vers la cuisine tandis que, allongé sur le canapé, je me réveillais. "Tu veux des crêpes pour le petit déj' ?"

- S'il te plaît maman, lui répondis-je, les yeux encore collants. Les enfants dorment encore ?
- Alex est aux toilettes et ton père est en train d'habiller Dom. Combien en veux-tu ?
- Deux ou trois.
- Ça me fait très plaisir de t'avoir à la maison ma chérie mais, ton père et moi, nous nous demandions combien de temps tu allais rester...
- Jusqu'à ce que Boris se fassent pousser une paire et vienne s'excuser. Autant dire que ça risque d'être long.
- Je n'aurais jamais cru que ce garçon puisse être violent.

Je ne répondis pas. Je n'avais pas envie de raconter à ma mère les huit ans de mépris, d'abandon et de violence que j'avais vécus. Je m'étais pliée à la règle des deux enfants par famille mais n'étais pas prête à faire plus d'effort, surtout depuis qu'il m'avait frappé. Je me levais et me rendis à la cuisine pour prendre un petit déjeuner dont j'avais grand besoin. Une fois le thé et les crêpes avalés, j'accompagnais mes enfants chez leur tuteur. En arrivant, il m'expliqua que Boris était passé un peu plus tôt pour lui dire qu'il s'inquiétait de l'influence que j'avais sur les enfants. Il me dit qu'il n'en croyait pas un mot et qu'il estimait important de me prévenir. Je me dis alors qu'il était bon d'avoir un tuteur par famille et pas un professeur pour l'ensemble d'une tranche d'âge. La relation avec les enfants et leurs parents était beaucoup plus constructive que ce que l'on pouvait lire dans les récits des temps anciens. Je pris alors la décision de me rendre aux archives pour la journée.

"Un divorce ? Qu'est-ce que c'est que ça ?" Me demanda mon père le soir venu. Je lisais l'incompréhension sur le visage de mes parents, comme si ce dont je venais leurs parler était le fruit de mon imagination.

- Ça consiste à mettre un terme au mariage. De déclarer, de façon officielle, que le couple n'est plus et que l'entité familiale est dissoute, leurs expliquais-je. Je ne peux plus vivre avec Boris. C'est devenu invivable. Ce matin encore, il remettait en question mon rôle de mère. Je ne veux plus partager ma vie avec quelqu'un qui me méprise.

- Mais, que vont devenir tes enfants ? Qui va les élever ? Ils ont besoin d'un père et d'une mère pour se développer. Pour ma mère cette perspective semblait totalement insurmontable.

- Ils auront toujours leurs parents. Maintenant, ils devront vivre soit avec moi, soit avec Boris, soit alterner. Quel que soit la solution, l'autre aura évidemment le droit de les voir. C'est pour ça que je vous en parle d'ailleurs, surtout toi papa. Pour faire les choses bien et de façon juste, il faut quelqu'un pour arbitrer. Mon père fut interdit pour quelques instants. Il reprit la parole.

- Je vais y réfléchir. Cette idée me dérange. Pour moi l'entité familiale doit rester intact. Aussi bien pour des raisons de principes que pratique. Où irais tu vivre si tu te sépares de Boris ?

- J'y ai déjà réfléchi, il y a une zone de stockage désaffectée dans le secteur universitaire, un lit, une table et quelques étagères... Ce serait spartiate mais vivable.

Mon père ne répondit pas. Sentant mes parents tendus, je décidais de changer le sujet et de parler de mes enfants. Ce sujet les mettait toujours d'excellente humeur.

Le lendemain, après un nouveau passage aux archives, je me rendis au bureau de mon père. Sur le trajet, j'eus droit à de nombreux regards désapprobateurs. Entre le fait que Boris avait dû raconter des conneries à ses potes et ma mère qui avait dû s'empresser d'aller raconter mes idées dans ces différents cercles sociaux, l'ensemble du château devait déjà être au courant du fait que je n'habitais plus chez moi et peut-être même de mes projets. J'arrivais à destination et mis sur son bureau de mon père une liasse de documents. Il leva les yeux "Qu'est-ce que c'est que tout ça ?" me demanda-t-il.

- Un extrait de la loi du temps d'avant. Celle censée régir la vie du château. Elle stipule que, à la demande d'un conjoint, le mariage peut être rompu par la décision d'un juge. Je viens donc te demander de faire appliquer cette loi. C'est ton rôle ici, lui dis-je calmement.

- Tu es encore là-dessus ? Personne dans le château n'acceptera ça, je n'accepterais pas ça. Tu deviendrais une paria, vivant dans la honte. C'est ça que tu veux ? Sa réponse était pleine de violence mais aussi de toute l'inquiétude d'un père pour sa fille.

- Si c'est le prix de ma liberté, je suis prête à l'affronter.

- Très bien, je vais nommer un arbitre. Je vais tacher de trouver quelqu'un d'adapté.

En sortant, j'éprouvais le sentiment que mon calvaire serait bientôt fini.

L'audience eut lieu dans la grande salle, en public, les enfants étaient chez mes parents sous la surveillance de leur tuteur. Je savais que je pouvais faire confiance à mon père pour trouver quelqu'un de neutre et qui tiendrait son rôle de façon objective. Il ne m'avait pas déçu. Le juge avait été parfait. Il avait demandé à plusieurs témoins de lui décrire la situation pour se faire une idée objective. Ce fut d'ailleurs douloureux d'entendre ce que les proches de Boris pensaient de moi. Le fait que l'ensemble

des habitants du château s'étant déplacé semblait désapprouver l'idée rendit l'expérience d'autant plus douloureuse. Le juge prit la parole "Au vu des éléments qui m'ont été rapportés, de la violence dont semble être victime madame, du mépris dont elle a fait l'objet de la part de monsieur et du danger que représente ce climat pour le développement des enfants, je me dois de prononcer le divorce de ce couple. Les enfants iront vivre chez leur mère et verront leur père en accord avec le planning qui sera fourni ultérieurement."

J'exultais, j'avais gagné. Enfin.

Une rumeur, puis un brouhaha, puis le chaos des voix qui gagnaient, provoqué par la désapprobation des gens, ne m'intéressait pas plus que ça. J'éprouvais un grand plaisir à me savoir enfin libre des griffes de l'homme qui me pourrit la vie pendant presque 10 ans. Ensuite, un grondement. Nous commençons à savoir ce que cela signifiait et le silence se fit. Un grondement plus fort arriva et le sol trembla. Les secousses devinrent de plus en plus violentes et la plupart des gens présents dans la salle commencèrent à perdre l'équilibre. Je courais vers les quartiers de mes parents pour être auprès de mes enfants alors que le tremblement de terre semblait de plus en plus puissant. Je les serrais fort contre moi en attendant que cela s'arrête. Enfin, nous entendîmes un bruit violent provenant de la grande salle. Les secousses s'arrêtèrent. Avec les enfants, nous nous rendîmes dans la grande salle. En arrivant, le spectacle nous laissa sans voix. Le mur sur lequel j'avais peint, au milieu, là où le portail s'ouvrait, n'était plus là. Un trou béant laissait voir l'extérieur. Une lumière intense produite par un seul point au loin inondait la salle et, comme sur la peinture, une immense plaine d'herbe verte s'étendait devant nous.